ĭa, furent lues *iā* (= *iam*) ; cette syllabe après (*uacu*)*ā* aura disparu par haplographie ; réécrite en marge par le correcteur, les scribes l'auront attribuée par inadvertance à *uenia*, comme une fin d'accusatif. Ce fourvoiement de lettres était aisé, parce que les deux mots voisinent dans le texte ; il était particulièrement aisé, parce que *N* présente les deux mots superposés l'un à l'autre (f° 148 r°, lignes 11 et 12). Pour l'œil, *uenia* et *uacuā* ont quelque ressemblance : celui-ci une fois tracé — où la désinence (*uacu*)*ā* se détache avec netteté, paraissant exclure un *iā* — le copiste fondit machinalement avec *uenia*, qu'il écrivait précisément au-dessous, les lettres *iā* que la marge ou l'interligne assignait à *uacuā*. A défaut même d'un *iā* marginal dans le modèle, *ueniā* s'expliquerait par la position de *uenia* dans *N*.

F. Préchac.

II

NOTE SUR UN PASSAGE DE *L'HAMARTIGÉNIE* DE PRUDENCE

PAR M. LAVARENNE

Professeur à la Faculté des lettres de Clermont

Vers la fin de son poème sur l' « Origine du mal », Prudence parle (v. 824-930) des peines et des récompenses éternelles qui attendent l'homme après la mort. Il affirme que, « malgré la longue distance qui les sépare, les âmes damnées et les âmes justes se voient nettement et distinguent le sort qu'elles ont respectivement mérité » (864-865). Cela, dit-il, ne doit pas nous surprendre, car « on se tromperait en attribuant aux âmes la vue limitée de nos yeux » (867). Suit un développement sur la faculté de vision des âmes. « Rien d'obscur ou de compact ne fait obstacle à leur vue ; les brouillards de la nuit s'écartent devant elles, comme s'écartent les noirs nuages et la surface arrondie du firmament qui s'étend au loin. Et ce ne sont pas seulement les espaces aériens que traverse le regard de l'esprit, mais il perce l'obstacle des montagnes, il arrive jusqu'aux limites de l'Océan et aux rivages reculés de Thulé, il plonge instantanément dans le Tartare. A nos yeux, la nuit efface toutes les couleurs, et les ténèbres abolissent les formes. Mais est-ce que ceux qui ont dépouillé la chair du corps ne reconnaissent plus les objets et se trompent de route? Douterais-tu que les âmes aperçoivent des choses cachées aux yeux du corps? Tu as pourtant l'expérience que

souvent, quand le sommeil est descendu sur nous comme une rosée, notre esprit encore vivant voit des endroits écartés, éloignés », etc.

Or, au milieu de ce développement, entre « se trompent de route » et « Douterais-tu », le texte donné par tous les manuscrits et par tous les éditeurs porte cinq vers (887-891) qui interrompent le raisonnement d'une manière absolument saugrenue. En voici la traduction :

« ... ou se trompent de route? Les âmes gardent toujours le même aspect et se trouvent toujours dans un air de la même couleur, soit à gauche, soit à droite, selon que chacun l'a finalement mérité ; il ne survient pas d'heure de changement où les sorts seraient alternés. Le sort de chacun, quel qu'il soit, est de longue durée, est éternel, et pour chacun le déroulement des siècles est toujours identique. Douterais-tu, etc. ».

Ces cinq vers ne sont certainement pas à leur place ici. Faut-il les rejeter purement et simplement? Ce serait une solution peu satisfaisante. Leur manque de rapport avec le contexte doit nous faire écarter, en effet, l'hypothèse d'une interpolation due à un copiste désireux d'ajouter au texte une explication ou un ornement. Il me semble plus probable qu'ils aient formé la conclusion du développement sur l'éternité des sanctions posthumes, au milieu duquel s'insère, à partir du vers 863, la digression sur la vision réciproque des élus et des damnés. Dans les éditions actuelles, la fin de la digression coïncide avec la fin du développement. En plaçant après 930 les cinq vers en question, le développement se termine ainsi :

« Nous croyons fermement que, dans la nuit infernale, les fournaises dévorantes qui font brûler pendant de longs siècles l'âme criminelle dans leurs flammes éternelles sont visibles aux yeux du pauvre (Lazare), bien que celui-ci en soit éloigné par un espace immense ; de même, malgré l'abîme qui les sépare, les récompenses splendides des justes et leurs couronnes éclatantes apparaissent de loin à ceux qui sont plongés dans la prison d'expiation. C'est pourquoi l'hôte du Paradis, à présent dans la béatitude après avoir tant souffert jadis de ses plaies, distingue les hurlements sinistres que l'âme coupable pousse au milieu des supplices. Tous deux aperçoivent réciproquement le sort qu'ils ont respectivement mérité. Les âmes gardent toujours le même aspect et se trouvent toujours dans un air de la même couleur, soit à gauche, soit à droite, selon que chacun l'a finalement mérité ; il ne survient pas d'heure de changement où les rôles seraient renversés, où les sorts seraient alternés. Le sort de chacun, quel qu'il soit, est de longue durée, est éternel, et pour chacun le déroulement des siècles est toujours identique. » Puis vient la prière finale où Prudence recommande son âme à la clémence de Dieu.

Comment ce petit passage a-t-il pu se trouver déplacé?

Sans lui, il reste 39 vers entre le 886 et le 930. Or, les pages du plus ancien et meilleur manuscrit, A, contiennent chacune 20 vers (Bergman, Prolégomènes de son édition, p. XXVI). L'hypothèse qui vient donc à l'esprit est que le scribe qui a confectionné l'exemplaire sur lequel fut ensuite copié l'archétype de tous nos manuscrits, après avoir trouvé dans son modèle le 886 en bas d'une page, a, par inadvertance (dérangé sans doute dans son travail), sauté deux pages, autrement dit a tourné deux feuillets au lieu d'un. La différence d'un vers (39 au lieu de 40) peut provenir d'un blanc laissé entre deux parties du développement (par exemple, entre 909 et 910), à la rigueur d'un vers qui aurait disparu de nos manuscrits. Au bout de cinq vers, il se serait aperçu de sa méprise et aurait repris sa tâche à la bonne place, en signalant l'erreur par un renvoi dont le copiste de notre archétype n'a pas tenu compte, à moins que le copiste fautif n'ait, lui-même, oublié de noter son erreur.

Quoi qu'il en soit, il est singulier qu'aucun des éditeurs de Prudence (et il y en a eu une bonne douzaine depuis la Renaissance) ne semble avoir remarqué la difficulté que soulève ce passage.

M. LAVARENNE.